

JÉRUSALEM A-T-ELLE ÉTÉ ASSIÉGÉE ET DÉTRUITE UNE TROISIÈME FOIS SOUS ADRIEN ?

par Ernest Renan

On admet assez généralement que la dernière guerre juive sous Adrien entraîna un siège et une dernière destruction de Jérusalem. Un si grand nombre de textes présentent ce sens qu'il semble au premier coup d'œil téméraire de révoquer le fait en doute. De bonne heure, cependant, les critiques sagaces, Scaliger, Henri de Valois, le P. Pagi, virent les difficultés d'une pareille assertion et la rejetèrent. Et d'abord qu'est-ce qu'Adrien aurait assiégé et détruit ? La démolition de Jérusalem par Titus fut complète¹, surtout quant aux ouvrages militaires. En admettant qu'une population de quelques milliers d'âmes ait encore pu se loger dans les ruines que laissa le vainqueur de 70, il est clair en tout cas que ce tas de ruines ne pouvait supporter un siège. En admettant également que, de Titus à Adrien, quelques timides essais de restauration juive se soient produits, malgré la *Legio X^a Fretensis*, qui campait sur les ruines, on ne saurait supposer que ces essais aient été jusqu'à donner à la place une importance militaire quelconque.

Il est très vrai que beaucoup de savants, à l'opinion desquels nous nous rangeons, pensent que la restauration de Jérusalem, sous le nom d'Ælia Capitolina, commença dès l'an 122 à peu près. Ce n'est guère aux adversaires de notre thèse à faire valoir cet argument, puisque presque tous admettent qu'Ælia Capitolina ne commença à être bâtie qu'après la dernière destruction de Jérusalem par Adrien. Mais n'importe. Si, comme nous le croirons, Ælia Capitolina avait environ dix ans d'existence lorsque éclata la révolte de Bar-Coziba, vers 133, comment concevoir que les Romains aient eu besoin de la prendre ? Ælia ne devait pas encore avoir de murs capables de soutenir un siège. Comment d'ailleurs supposer que la *Legio X^a Fretensis* ait quitté ses positions, en sachant qu'elle serait obligée de les reconquérir ? On dira peut-être que pareille chose eut lieu sous Néron, quand Gessius Florus abandonna Jérusalem. Mais la situation était toute différente. Gessius Florus se trouvait au milieu d'une grande ville en révolution. La *Legio X^a Fretensis* eût été au milieu d'une population de vétérans et de coloristes², tous favorables à la cause romaine. Sa retraite ne s'expliquerait en aucune façon, et le siège qui aurait suivi eût été un siège en quelque sorte sans objet.

Quand on examine les textes, trop rares, qui sont relatifs à la guerre d'Adrien, on arrive à faire une distinction capitale. Les textes vraiment historiques, non seulement ne parlent pas d'une prise et d'une destruction de Jérusalem, mais par la façon dont ils sont conçus, ils excluent un tel événement. Les textes oratoires et apologétiques, au contraire, où la seconde révolte des Juifs est rapportée, *non ad narrandum, sed ad probandum*, pour servir aux raisonnements ou aux

¹ Voir *l'Antéchrist*, p. 522 et suiv.

² *Ἀλλοφύλους*. Dion Cassius, LXIX, 12. Cf. Eusèbe, *Theoph.*, 9.

déclamations du prédicateur ou du polémiste, impliquent tous que les choses se sont passées sous Adrien continu elles se passèrent sous Titus. Il est clair que c'est la première série de textes qui mérite la préférence. La critique a renoncé depuis longtemps à tirer, la précision de documents conçus dans un style dont l'essence est d'être inexact.

Les textes historiques se réduisent malheureusement à deux, dans la question qui nous occupe ; mais tous deux sont excellents. C'est d'abord le récit de Dion Cassius¹, qui paraît n'avoir pas été ici abrégé par Xiphilin ; c'est en second lieu celui d'Eusèbe, qui copie Ariston de Pella, écrivain contemporain des événements et vivant très près du théâtre de la guerre². Ces deux récits sont bien concordants entre eux. Ils ne disent pas un mot d'un siège ni d'une destruction de Jérusalem. Or un lecteur attentif des deux récits ne peut admettre qu'un tel fait eût passé inaperçu. Dion Cassius est très détaillé ; il sait que ce fut la construction d'Ælia Capitolina qui donna occasion à la révolte ; il donne très bien le caractère de la guerre, qui fut d'être une guerre de petites villes, de bourgs fortifiés, de travaux souterrains, ou guerre rurale, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; il insiste sur des faits aussi secondaires que la ruine du prétendu tombeau de Salomon. Comment est-il possible qu'il eût négligé de parler de la catastrophe de la ville principale ?

L'omission de tout détail sur Jérusalem se conçoit moins encore dans le récit d'Eusèbe ou plutôt d'Ariston de Pella. Le gros événement de la guerre pour Eusèbe, c'est le siège de Béther, *ville voisine de Jérusalem* ; de Jérusalem pas un mot. Il est bien vrai que le chapitre de l'Histoire ecclésiastique relatif à cet événement a pour titre : *Ἐχάτῃ Ἀδριανόν ὑστάτῃ Ἰουδαίων πολιορκία*³, comme le chapitre relatif à la guerre de Vespasien et de Titus a pour titre (l. III, c. v) : *Περὶ τῆς μετὰ Χριστόν ὑστάτης Ἰουδαίων πολιορκίας* ; mais le mot *πολιορκία* s'applique bien à l'ensemble de la campagne de Julius Severus, qui consista en sièges de petites villes. Au § 3 du même chapitre, le mot *πολιορκία* est employé pour désigner les opérations de la prise de Béther.

Dans sa *Chronique*, Eusèbe suit le même système⁴. Dans sa *Démonstration évangélique*⁵ et dans sa *Théophanie*⁶, au contraire, où il vise à l'effet, et où il n'est plus soutenu par les propres termes d'Ariston de Pella, il se laisse entraîner à l'assimilation qui a égaré presque toute la tradition juive et chrétienne. Il se figure les événements de l'an 135 sur le modèle des événements de l'an 70, et il parle d'Adrien comme ayant contribué avec Titus à l'accomplissement des prophéties sur l'anéantissement de Jérusalem. Cette double destruction a pour lui l'avantage d'accomplir un passage de Zacharie⁷, et de fournir une base à la conception qu'on se faisait d'une Église de Jérusalem continue de Titus à Adrien⁸.

Saint Jérôme présente la même contradiction. Dans sa *Chronique*, calquée sur celle d'Eusèbe, il suit Eusèbe historien. Puis il oublie cette solide base, et parle, comme tous les Pères orateurs, du siège et de la destruction de Jérusalem sous

¹ Dion Cassius, LXIX, 12 et suiv.

² *Hist. ecclésiastique*, IV, 6 ; *Chronique*, p. 166-169, édit. de Schœne.

³ *Hist. ecclésiastique*, IV, 6 ; comp. IV, 5.

⁴ Les mots *ἀλόντων Ἱεροσολύμων τὸ ἔσχατον*, dans le Syncelle, sont une addition de ce chronographe (comparez la traduction arménienne d'Eusèbe et celle de saint Jérôme).

⁵ *Démonstration évangélique*, II, 38 ; III, 5 ; VI, 18.

⁶ *Théophanie*, 9 (édit. Mai).

⁷ *Zacharie*, XIV, 1 et suiv.

⁸ Eusèbe, *Hist. Ecclésiastique*, IV, 5.

Adrien¹. Tertullien², saint Jean Chrysostome³ s'expriment de même. On sait combien il est dangereux d'introduire dans l'histoire ces phrases vagues, familières aux prédicateurs et aux apologistes de tous les temps.

Encore moins faut-il se préoccuper des passages talumudiques où la même assertion se rencontre⁴, mêlée à des monstruosité historiques qui enlèvent toute valeur aux dits passages⁵. Dans le Talmud, la confusion de la guerre de Titus et de celle qui eut lieu sous Adrien est perpétuelle. La description de Béther est calquée sur celle de Jérusalem ; la durée du siège est la même⁶ ; les deux catastrophes ont lieu le même jour de l'année, et sont célébrées par le même jeûne⁷. N'est-ce pas la preuve qu'on n'avait pas de souvenirs distincts du nouveau siège de Jérusalem, par la bonne raison qu'il n'avait pas existé, et que, quand la légende l'eut créé par une sorte de travail a priori, on fit ce qu'on put a posteriori pour lui donner dans l'histoire une base qu'il n'avait pas ? Naturellement, e'est sur le premier siège qu'on se rabattit pour cela. Cette confusion a été le piège où toute l'histoire populaire des catastrophes juives s'est laissé prendre. Comment préférer de pareilles bévues aux fortes inductions que l'on tire des seuls témoignages historiques que nous ayons dans la question, Dion Cassius et Ariston de Pella ?

Deux objections graves me restent à résoudre. Seules, elles font planer des doutes sur la thèse que je soutiens.

La première est tirée d'un passage d'Appien⁸. Cet historien, énumérant les destructions successives qu'ont subies les murs de Jérusalem, place l'une après l'autre et sur la même ligne la destruction de Titus et celle d'Adrien, *qui eut lieu de son temps* (ἐπ'ἐμοῦ). Le passage d'Appien renferme en tout cas une grosse inexactitude ; il suppose que Jérusalem avait des murs sous Adrien. Appien a l'air de croire que les Juifs, après Titus, relevèrent leur ville et la fortifièrent. Son ignorance sur ce point montre qu'il n'est guidé dans le rapprochement susdit que par la grossière assimilation qui a trompé tout le monde. Les difficultés qu'avait présentées la campagne, les nombreuses πολιορκίαι qui l'avaient remplie, expliquent que même un contemporain, qui n'avait pas été témoin des faits⁹, ait pu commettre une pareille erreur.

Plus grave assurément est l'objection tirée de la numismatique. Il n'est pas douteux que les Juifs, durant la révolte, n'aient battu ou surfrappé des monnaies. Une telle opération semble au premier coup d'œil n'avoir pu se faire qu'à Jérusalem. Les types de ces monnaies conduisent à la même idée. La légende est

¹ In Dan., IX ; In Joël, I ; In Habacuc, II ; In Jerem., XXXI ; In Ezech., V, XXIV : In Zacharie, VIII, XIV.

² Contra Jud., 15.

³ In Judæos, homil., V, 11. Opp., I, p. 645 (Montf.). Cf. Suidas, au mot Βδέλυγμα.

⁴ Mischna, Taanith, IV, 6 ; Talmud de Babylone, Taanith, 29 a. Il en faut dire autant de la Chronique Samaritaine, c. 42.

⁵ M. Derenbourg en fait plusieurs fois la remarque. Pal. d'après les Talm., 431-433, 434, 436, note.

⁶ Comparez Midrash Eka, II, 2, et Talmud de Jérusalem, Taanith, IV, 6, à Midrash Eka, I, 5. Cf. saint Jérôme, In Zacharie, VIII.

⁷ Tillemont, Hist. des empereurs, II, p. 292.

⁸ Syr., 50. C'est par erreur que Tillemont (Hist. des empereurs, I, p. 570) prétend que Pausanias parle d'une destruction de Jérusalem sous Adrien. Pausanias, I, 5, dit seulement Ἐχειρώσατο ἀποστάντας.

⁹ Appien avait vu en Égypte la révolte des Juifs sous Trajan (passage découvert par M. Miller, Revue archeol., 1869, p. 101-110) ; mais, au temps où nous sommes arrivés, il demeurait à Rome.

le plus souvent *יהושלם להרנות de la liberté de Jérusalem*. Sur quelques-unes on voit figurer le temple surmonté d'une étoile¹.

La numismatique juive est pleine d'incertitudes, et il est dangereux de l'opposer à l'histoire ; c'est l'histoire, au contraire, qui doit servir à l'éclairer. Aussi l'objection dont nous parlons n'a-t-elle pas empêché de savants numismates de nos jours de nier résolument l'occupation de Jérusalem par les adhérents de Bar-Coziba². On admettra que les insurgés aient pu battre monnaie à Béther aussi bien qu'à Jérusalem, si l'on songe à l'état misérable où, dans toutes les hypothèses, était alors Jérusalem. En outre, il semble que les types des monnaies de la seconde révolte aient été imités ou pris directement sur ceux de la première et sur ceux des Asmonéens³. C'est ici un point important, qui mérite l'attention des numismates ; car on y peut trouver le principe de solution des difficultés qui planent encore sur des groupes entiers du monnayage autonome d'Israël.

Nous voulons parler surtout des monnaies au type de *Siméon, nasi d'Israël*. On tombe dans de suprêmes invraisemblances quand on veut trouver ce Siméon dans Bargioras, dans Bar-Coziba, dans Simon, fils de Gamaliel, etc. Aucun de ces personnages n'a pu battre monnaie. C'étaient ou des révolutionnaires ou des hommes de haute autorité, non des souverains. Si l'un d'eux avait mis son nom sur la monnaie, il eut blessé l'esprit républicain et jaloux des révoltés, et même jusqu'à un certain point leurs idées religieuses (qu'on se rappelle les principes de Juda le Gaulonite). Un pareil fait serait mentionné par Josèphe, pour la première révolte, et l'identité de ce *Siméon nasi* ne serait pas aussi douteuse qu'elle l'est. S'est-on jamais demandé si la Révolution française n'a pas eu de pièces à l'effigie de Marat ou de Robespierre ? Ce Simon, selon moi, n'est pas autre que Simon Macchabée, le premier, souverain juif qui battit monnaie et dont les pièces devaient être fort recherchées des orthodoxes. Comme le but qu'on se proposait était de parer aux scrupules des dévots, cela suffisait, et avait même l'avantage de ne mettre en circulation que des types admis de tous. Je crois donc que, ni dans la première, ni dans la deuxième révolte, il n'y eut de monnaies frappées à l'effigie d'une personne⁴. L'*Éléazar hac-cohen* de certaines pièces doit probablement s'expliquer d'une manière analogue, que trouveront les numismates⁵.

Je crois de plus que la dernière révolte n'a pas en de type propre, qu'elle ne, fit qu'imiter des types antérieurs. Le premier soin des insurgés paraît avoir été la question monétaire. Un des supplices des juifs fidèles était de manier une monnaie sur laquelle se trouvaient l'effigie de l'empereur et des images idolâtriques. Pour les offrandes religieuses, en particulier, on recherchait soit les pièces des princes Asmonéens encore courantes dans le pays⁶, soit celles de la première révolte, qui elles-mêmes étaient imitées du monnayage asmonéen. L'insurrection nouvelle était trop pauvre et trop mal outillée pour émettre des types nouveaux. Elle se contenta de retirer de la circulation les pièces aux types

¹ Madden, *Jewish coinage*, p. 170-171, 203 et suiv.

² Madden, *op. cit.*, p. 201, note 2.

³ Comparez Levy, *Gesch. der jüd. Münzen*, p. 104, note ; Madden, p. 201, 203, notes.

⁴ Modifier en ce sens ce qui est dit dans *l'Antéchrist*, p. 273-274.

⁵ Ne serait-ce pas Éléazar, frère de Juda et de Simon Macchabée ? Sur une monnaie, on trouve d'un côté *Éléazar hac-cohen*, de l'autre *Siméon* ou plutôt שמעון.

⁶ Passages cités dans *l'Antéchrist*, p. 274, note 4.

des Flavius et de Trajan et de les surfrapper de types orthodoxes¹, que le peuple connaissait et qui avaient pour lui un sens national. Quelques anciens coins furent peut-être retrouvés et facilitèrent l'opération. On choisit surtout pour cette contrefaçon. les belles pièces de Simon Macchabée, le premier prince juif qui eût battu monnaie². Par leur ère, qui était celle *de la liberté d'Israël* ou *de Jérusalem*, ces pièces semblaient faites exprès pour la circonstance. Mieux appropriées encore étaient celles où l'on voyait le temple surmonté d'une étoile et celles qui présentaient dans le champ la simple image des deux trompettes destinées selon la Loi³ à convoquer Israël à la guerre sainte⁴. La surfrappe fut faite grossièrement, et, dans un grand nombre de pièces, le type romain primitif est encore visible. Cette monnaie s'appela plus tard *l'argent de Coziba* ou *l'argent de la révolte*. Comme elle était en partie fictive, elle perdit beaucoup de sa valeur⁵.

Une circonstance matérielle confirme notre hypothèse. Sur les pièces dont il s'agit, en effet, on ne lit pas toujours שמעוך, on lit souvent שמענו ou שמע. Ces deux formes sont trop fréquentes pour qu'on y puisse voir de simples fautes. Quant à la seconde, la disposition des lettres, dans beaucoup de cas, est telle qu'on ne peut supposer que les deux dernières lettres aient disparu. M. François Lenormant me suggérait un jour la pensée qu'il pouvait y avoir là une altération volontaire, soit pour rappeler le שמע ישראל, profession de foi monothéiste d'Israël, soit pour impliquer une prière : *Exauce-nous*. C'est, en tout cas, contre toute vraisemblance qu'on voit dans ce nom de Siméon le vrai nom de Bar-Goziba. Comment ce nom royal du faux Messie, inscrit sur un abondant monnayage, serait-il resté inconnu à saint Justin, à Ariston de Pella, aux talmudistes, qui parlent justement de la monnaie de Bar-Coziba⁶ ? Encore moins peut-on y voir quelque président du sanhédrin, dont Bar-Coziba aurait reconnu l'autorité⁷.

Ainsi, de toutes les manières, on arrive à croire que le monnayage de Bar-Coziba n'a consisté qu'en surfrappes, faites dans un motif religieux, et que les types que portent ces surfrappes étaient d'anciens types juifs, dont on ne saurait rien conclure pour la révolte du temps d'Adrien. Par là sont levées quelques-unes des énormes difficultés que présente la numismatique juive : 1° ces personnages inconnus à l'histoire ou ces révolutionnaires qui auraient battu monnaie comme des souverains ; 2° l'in vraisemblance qu'il y a à ce que de misérables révoltés aient fait des émissions monétaires aussi belles et aussi considérables ; 3° l'emploi de ce caractère hébreu archaïque, qui était tout à fait hors d'usage au ne siècle de notre ère ; en supposant qu'on eût affecté de revenir au caractère national, on ne lui eût pas donné des formes si grandes ni si belles ; 4° la forme du temple tétrastyle, surmonté d'une étoile. Cette forme ne répond ni peu ni beaucoup à la forme du temple d'Hérode. Or on sait le scrupule que prenaient les monétaires anciens de figurer exactement la physionomie du temple principal de la ville, d'en rendre le caractère par des traits sommaires, il est vrai, mais très expressifs. Le temple des monnaies juives, au contraire, sans fronton

¹ Cf. *Talmud de Babylone*, Aboda zara, 52 b.

² De pareilles contrefaçons de types n'étaient pas rares dans l'antiquité. On en a eu des exemples jusqu'à ces derniers temps en Orient.

³ *Nombres*, X, 1 et suiv.

⁴ Cf. Saulcy, *Num. jud.*, pl. 10-15 ; Madden, *Jewish coinage*, p. 203 et suiv. (Cf. p. 161 et suiv.). Voir *l'Antéchrist*, p. 273-274.

⁵ Passages cités dans *l'Antéchrist*, p. 274, note 4.

⁶ *Tosifta Maaser schéni*, 1, 5 ; *Talmud de Jérusalem*, *Maaser schéni*, I, 2 ; *Talmud de Babylone*, *Baba kama*, 97 b.

⁷ Derenbourg, *Palestine*, p. 424 ; de Saulcy, *Sept siècles de l'hist. jud.*, p. 395.

triangulaire, et avec sa porte d'un goût singulier, peut représenter le second temple, celui du temps des Macchabées, qui paraît avoir été assez mesquin.

Si l'on repousse cette hypothèse et que l'on maintienne à la seconde révolte, les types qui portent l'effigie du temple et l'ère de *la liberté de Jérusalem*, nous dirons que la délivrance de Jérusalem et la reconstruction du temple étaient l'objectif unique des révoltés, et qu'il n'est pas impossible qu'ils aient fait figurer ces deux idées sur leurs monnaies avant qu'elles ne fussent réalisées. On prenait pour accompli le fait auquel on aspirait avec tant d'efforts. Béther, d'ailleurs, était une sorte de Jérusalem provisoire, un asile sacré d'Israël.

En toute hypothèse, il faut admettre que beaucoup des monnaies juives de la seconde révolte ont été frappées hors de Jérusalem. Tout le monde, en effet, accorde que, si les révoltés ont été maîtres de Jérusalem, ils en ont été assez vite chassés. Or, on trouve des monnaies de la seconde et peut-être de la troisième année de la révolte. M. Cavedoni expliquait par cette différence de situation la différence des légendes *לְתַרְדַּת יְרוּשָׁלַם* et *יְרוּשָׁלַם יְשׁוּעָה*, la seconde seule répondant à l'époque où les révoltés étaient maîtres de Jérusalem. Quoi qu'il en soit, la possibilité d'un monnayage fabriqué à Béther est mise hors de doute.

Qu'à un moment de la révolte, et au milieu des nombreux incidents de guerre qui remplirent deux ou trois années, les révoltés aient occupé Ælia et en aient été bientôt chassés, que l'occupation de Jérusalem, en un mot, ait été un épisode court de ladite guerre, cela est strictement possible ; c'est peu probable cependant. La *Legio Decima Fretensis*, que Titus avait mise pour garder les ruines, y resta au second, au troisième siècle et jusqu'aux temps du bas empire, comme si rien ne s'était passé dans l'intervalle¹. Si les révoltés avaient été un jour maîtres de l'espace sacré, ils s'y fussent cramponnés avec fureur ; de toutes parts ils y fussent accourus ; tous les combattants de Judée au moins s'y fussent portés ; le fort de la guerre eût été là ; le temple eût été relevé, le culte rétabli ; là eût été livrée la dernière bataille, et comme en 70, les combattants se fussent fait massacrer sur les ruines du temple ou du moins sur son emplacement. Or il n'en est rien. La grande opération poliorcétique a lieu à Béther, près de Jérusalem ; nulle trace de lutte sur l'emplacement du temple ; dans la tradition juive, pas un souvenir d'un quatrième temple ni d'une reprise des cérémonies.

Il semble donc bien que, sous Adrien, Jérusalem ne subit pas de siège sérieux et ne traversa pas de nouvelle destruction. Qu'aurait-on détruit, je le répète ? Dans l'hypothèse où Ælia ne commence à exister qu'en 136, après la fin de la guerre, on aurait détruit un champ de ruines. Dans l'hypothèse où Ælia date de 122 ou à peu près, on aurait détruit les commencements de la ville nouvelle que les Romains voulaient substituer à l'ancienne. A quoi bon une telle destruction, puisque, loin d'abandonner le projet d'une nouvelle Jérusalem profane, les Romains en reprennent l'idée, à partir de cette époque, avec plus de vigueur que jamais ? Ce qu'on a légèrement répété sur la charrue que les Romains auraient fait passer sur le sol de la ville et du temple, n'a pour bases que de prétendues traditions juives, rapportées par le Talmud² et saint Jérôme³, où l'on a confondu Terentius Rufus, qui fut chargé par Titus de démolir Jérusalem⁴, avec Tineius Rufus, le légat impérial du temps d'Adrien. Ici encore, l'erreur est venue du

¹ Clermont-Ganneau, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscr.*, 1872, p. 162, 163, 167 et suiv.

² *Mishna Taanith*, IV, 6, et les Gémares correspondantes.

³ *In Zacharie*, VIII, 16.17.

⁴ Josèphe, *Bello Judaico*, VII, II, 1.

mirage historique qui a fait transporter à la guerre d'Adrien, dont on sait peu de chose, les circonstances beaucoup mieux connues de la guerre de Titus. On a voulu quelquefois trouver dans les deux bœufs qui sont au revers de la médaille de fondation d'Ælia Capitolina¹ une représentation de l'*aratum templum*. C'est une erreur. Ces deux bœufs sont simplement un emblème colonial et représentent les espérances que faisaient concevoir les nouveaux *coloni* pour l'agriculture de la Judée.

¹ Madden, *Jew. coin.*, p. 212 ; de Saulcy, *Numism. jud.*, pl. XV, n° 5.